

Fables romanes

Essayez d'expliquer à un Anglais que la langue anglaise ne dérive pas de l'anglo-saxon, il vous répondra invariablement : « Et comment expliquez-vous que l'anglais s'appelle l'anglais ? N'est-ce pas tout simplement parce que c'était la langue des Angles ? » On trouve cet argument dans la bouche même de gens dont on serait en droit d'attendre mieux. Des gens qui savent très bien, par exemple, que le français ne dérive pas du francique, la langue des Francs.

La situation pour les deux pays n'est pas sans analogie :

1. L'Angleterre comme la France ont d'abord porté un autre nom (Bretagne et Gaule).
2. Après le départ des Romains, ces deux pays ont l'un et l'autre été envahis, occupés et gouvernés pendant plusieurs siècles par un peuple germanique (les Anglo-Saxons, les Francs).
3. Ces envahisseurs ont donné leur nom à leur nouveau pays (l'Angleterre, la France).
4. Les habitants de ces pays, envahisseurs et natifs confondus, ont tiré leur nom du pays où ils vivaient (Anglais et Français).
5. Longtemps après que les envahisseurs eurent quitté la scène, les autochtones, faute d'autre possibilité, ont continué de s'appeler eux-mêmes Anglais et Français respectivement.
6. Et, assez naturellement, l'un et l'autre peuple a donné son nom à la langue qu'il parlait (l'anglais et le français).

Un peu plus tard, en fait pas mal de siècles après, les savants d'Angleterre et de France ont éprouvé le besoin de faire des recherches sur les origines de leurs langues respectives. On sait qu'en pareil cas les linguistes se mettent toujours en quête d'une langue morte qui fasse l'affaire ; dès qu'ils en ont trouvé une, ils présentent à leurs auditoires leur découverte comme science certaine jusqu'à ce que tout le monde se soit entièrement convaincu que ce n'est que pure évidence. Les Anglais ont fixé leur choix sur l'anglo-saxon, mais les Français n'ont pas fait de même avec le francique, et ce pour deux raisons :

1. Le francique, qui est une langue germanique, n'a pas avec le français la parenté proche qu'a l'anglo-saxon avec l'anglais. Il était donc impossible qu'ils commettent la même erreur grossière.

2. Le français est le parent proche d'une langue morte qui jouit d'un bien plus grand prestige que l'anglo-saxon ou le francique. C'est ainsi que, commettant une bourde semblable, ils ont arrêté leur choix sur le latin.

Les Français — nous avons tous lu cela dans *Astérix* — se sont d'abord appelés Gaulois, et ils étaient des Celtes. C'est un autre point commun avec les Britanniques, et il est peut-être temps de nous affronter à la question de ce peuple omniprésent, mais bizarrement évanescent qu'étaient les Celtes. Ils étaient bien connus des auteurs anciens (*Celtae* en latin, *Keltoi* en grec), principalement parce que régulièrement ils ont envahi le monde antique, le pillant, l'asservissant, le passant par l'épée et faisant toutes ces choses que les auteurs anciens jugeaient dignes d'être rapportées (par contraste avec la vie des gens ordinaires, dont ils faisaient rarement état). Ces Celtes sont décrits comme grands, blonds, violemment expansionnistes et habitant un territoire situé au nord de l'Italie et de la Grèce. Dans le cours de l'histoire, cependant, une chose ou deux ont dû changer, puisque les Celtes que nous connaissons aujourd'hui sont petits et châtains, et qu'ils ont une propension marquée à rester chez eux, c'est-à-dire à l'extrême ouest de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, de la France et de l'Espagne. Aucune explication de cette transformation celtique n'a jamais été proposée.

En fait, ce sont les historiens modernes et les linguistes qui ont tout compliqué en adoptant l'idée que c'étaient ces mêmes Celtes qui occupaient à l'origine les îles Britanniques, la péninsule Ibérique, la France, l'Italie du Nord, certaines régions des Balkans et même le nord de la Turquie. Comment donc le groupe linguistique le plus important de toute l'Europe préhistorique a-t-il pu devenir pratiquement le plus réduit de l'Europe moderne ? A vrai dire, rien ne permet de soutenir que cela se soit passé ainsi. L'explication orthodoxe est « c'est arrivé, voilà tout ! », ce qui ne nous aide pas vraiment. En fait, là encore, c'est le fait que l'orthodoxie ne s'interroge pas sur ce renversement radical qui est le plus mystérieux de tout. Peut-être les Celtes eux-mêmes (c'est-à-dire les Gallois, les Irlandais, les Gaëls d'Ecosse et les Bretons d'Armorique) pourraient-ils nous être de quelque secours ? Pas vraiment, parce que, bien sûr, on est en plein dans le domaine du mythe de création celte. S'il vous fallait choisir entre ces deux solutions :

- a) être le peuple qui a compté le plus grand nombre d'habitants dans l'Europe préhistorique entière, occupant une vaste étendue de territoire entre la mer Noire et l'Atlantique, et agissant régulièrement en arbitre militaire du monde civilisé ;
- b) être un ensemble de peuplades parfaitement obscures subsistant avec une certaine difficulté aux marges extrêmes du monde connu...

Les Gallois, les Gaëls d'Ecosse et les Bretons, eux, ont opté pour la première.

Alors, modifions légèrement la question : comment cette idée absurde que le groupe de langues le plus vaste en Europe est devenu le plus réduit a-t-elle bien pu s'emparer de l'imagination de nos universitaires ? Là, nous connaissons la réponse. Tout a commencé au XVIII^e siècle, lorsque les Lumières ont gagné le pays de Galles et que l'intelligentsia gallophone a jugé qu'il lui incombait de donner à sa langue une place dans le grand ordre universel. Ils savaient que le gallois était très semblable au cornique et au breton, et qu'il s'apparentait à l'irlandais et au gaélique d'Ecosse, mais que ces langues étaient éloignées de l'anglais, du français et de l'allemand. Avec les

mythes de création, on constate toujours un besoin de s'intégrer et en même temps celui de se distinguer. Ainsi, nos savants gallois :

1. ont conclu (à juste raison) que le gallois, le cornique, le breton et le gaélique formaient une même famille de langues ;
2. et (ce qui est déjà douteux) se sont branchés sur le français, l'anglais et l'allemand en recourant à une vieille ruse : ils ont imaginé une branche nouvelle, qu'ils ont greffée arbitrairement, à égalité avec les branches germanique et romane, au tronc des langues ouest-européennes ;
3. puis (de façon carrément abusive) ont cherché le nom qu'ils pourraient donner à leur branche linguistique et, puisqu'elle n'était utilisée par personne, se sont emparés de l'appellation « celtique ».

Et puis s'est produit le phénomène habituel : puisqu'il faut être né gallois pour avoir la moindre connaissance de cette langue (ou pour lui vouer un intérêt véritable), tous les spécialistes du domaine furent bientôt exclusivement des gallophones. Et fatalement toute cette branche de la linguistique s'en est trouvée faussée à la base. Personne (semble-t-il) ne s'est jamais demandé si ces langues goidéliques, comme nous pourrions les appeler (le gallois, le cornique, le breton, le gaélique), faisaient vraiment partie de la famille des langues indo-européennes, encore moins si elles relevaient de la branche ouest-européenne de cet arbre fertile. Et, bien sûr, les préhistoriens ont pris pour argent comptant que les Goidels et les Celtes étaient un seul et même peuple. Je sais que c'est difficile à croire, mais c'est bel et bien ce qui est arrivé. C'est ainsi que se construisent les paradigmes académiques. Sur le fondement de pareilles inepties.

Alors, qui les Celtes étaient-ils exactement ? Apparus à l'âge du fer, les Celtes, qui parlaient probablement une langue germanique, étaient peut-être une peuplade ou une bande armée ou même une organisation, c'est difficile à dire. Ils semblent s'être fait connaître à deux titres : en tant que communauté marchande spécialisée dans le trafic des métaux et en tant qu'armée de conquête. Ils furent soit les initiateurs, soit les propagateurs principaux du style laténien de travail des métaux (les trucs aux motifs en volute). Les Celtes en vinrent à se constituer en Etats, mais sans grand succès, puisqu'ils ne possédaient pas l'écriture. Ces Etats comprenaient les Etats gaulois de France et d'Italie du Nord, que les Romains finirent par vaincre ; et sur lesquels ils exercèrent leur domination exactement sur la même base que l'avaient fait les Celtes eux-mêmes, c'est-à-dire en tant qu'infime élite dirigeante exerçant son pouvoir sur la population indigène, bien que, dans leur cas, avec plutôt plus de succès, puisqu'ils étaient dotés d'une bureaucratie. Les Goidels, au même moment, appliquaient le même genre de système dans les îles Britanniques. Seuls l'extrême ouest de l'île de Bretagne et l'Irlande étaient réellement peuplés par une majorité de Goidels, mais ils avaient établi leur domination sur le reste des îles Britanniques — et sur sa population indigène anglophone. Les deux cultures se sont côtoyées en un seul endroit, le nord de la France, où une culture germanique en expansion se rapprocha d'une culture goidélique également en expansion. C'est ainsi que les druides, la classe intellectuelle des Goidels, connus pour être intervenus en Gaule, furent au contact du style de La Tène, qu'ils ont importé chez eux. Quand les Romains les ont expulsés de la Gaule et de la Bretagne insulaire (il se pourrait même que les Romains aient envahi l'île pour extirper leur intrusion en Gaule), les druides se sont repliés sur l'Irlande, où ils ont

embrassé la religion chrétienne, mais en en faisant un christianisme goidélique (ce que nous appelons aujourd'hui le christianisme celtique), alors que la version romaine s'imposait dans le reste de l'Occident. C'est ainsi que, quand le reste de l'Occident s'est trouvé immergé dans l'âge des ténèbres, les Goidels d'Irlande ont pu s'y soustraire, et qu'alors a pris naissance, sous la forme d'un christianisme antiromain, ce que nous connaissons comme le renouveau celtique des VII^e, VIII^e et IX^e siècles, lequel a finalement réglé son compte à la théocratie romaine et a lancé (oh ! pas mal de temps après) l'Europe moderne dans l'espace interstellaire. Bravo, les Irlandais ! Bottons le pape !

Mais revenons à nos Français. Si, comme le soutiennent les érudits, ils parlaient à l'origine une langue « celtique » (leur mot pour désigner les langues parentes du gallois, du breton d'Armorique, du cornique, du gaélique d'Ecosse, etc., et que nous continuerons d'employer ici puisque c'est malheureusement celui avec lequel sont familiarisés bon nombre de lecteurs), cela suppose que les Français comptent à leur actif trois changements de langue successifs, ce qui est tout bonnement impressionnant. Ils commencent par parler celte ; durant quelques siècles, ils passent à une langue complètement différente, le latin ; et depuis une période plus longue de quelques siècles ils parlent une troisième langue, le français. Les habitants du sud de la France pourraient même dire qu'ils ont connu quatre transferts linguistiques, puisque dans un grand nombre de régions on y a parlé l'occitan avant de parler le français. (Occitan est le terme aujourd'hui politiquement correct pour désigner ce qu'on appelait le provençal ou la langue d'oc. Soucieux de ne froisser personne, c'est le mot que j'adopte ici.) Mais les Français, qui, comme ils ne manquent jamais une occasion de nous le faire savoir, sont une race d'une intelligence hors du commun, sont tout à fait capables d'effectuer un nombre indéfini de transferts de langue sans sourciller. Pourquoi ils se sont mis en tête d'endurer un processus aussi fastidieux, ça, c'est une autre affaire. Mais, après tout, comme nous Anglais ne manquons jamais une occasion de le leur faire savoir, les Français sont une race d'une stupidité hors du commun.

Mon avis, mais faites-en ce que vous voulez, est que les Français parlaient français à l'origine. De là, ils sont passés au français à un certain moment de l'époque romaine. Sous la domination franque, ils se sont mis au français, pour finalement adopter le français. Le seul changement linguistique notable est celui qu'a connu la population du sud de la France en abandonnant graduellement l'occitan au profit du dialecte septentrional à mesure que s'affirmait la prédominance culturelle et politique de Paris, tout comme la population du nord de la Grande-Bretagne a adopté l'anglais méridional à mesure que s'est affirmée la prédominance de Londres. Ah oui, et bien sûr le cline linguistique français-celtique en Bretagne armoricaine s'est déplacé graduellement, mais inexorablement, vers l'ouest, tout comme le fit le cline linguistique anglais-celtique en Cornouailles, au pays de Galles, en Ecosse et en Irlande. Finalement, ces Français ne sont pas aussi malins qu'ils se plaisent à le dire, ni aussi sots que nous nous plaisons à le dire. En fait, ils sont tout comme nous (quelle horrible pensée !).

Mais la question du gaulois (la langue du Français lambda avant l'invasion romaine) nous offre une belle occasion d'organiser une bataille rangée entre épistémologie appliquée et orthodoxie universitaire.

Sur le fondement de notre principe que « *ce qui est est ce qui était*, à moins que tout n'indique clairement le contraire », nous concluons forcément que la langue que parlaient les Gaulois était le français. L'orthodoxie, quant à elle, soutient avec une ardeur égale que « l'histoire est une suite ininterrompue de hauts faits d'armes et de renversements frénétiques, principe qui s'applique à chaque fois que les indices autorisent cette possibilité ». C'est ainsi qu'elle en est venue à considérer comme allant plus ou moins de soi que les Gaulois parlaient une langue celtique, présumée très proche du gallois. La question est donc clairement posée : français ou gallois ? Et le champ de bataille, comment se présente-t-il ? Le terrain est glissant, mais praticable :

1. Quelle qu'ait été la langue que parlaient les Gaulois, cette langue n'était pas écrite, et rien ne nous permet de conclure formellement dans un sens ou dans un autre.
2. Les rares inscriptions préromaines ou non romaines que l'on a découvertes en France ont trait aux mois du calendrier ou mentionnent des noms propres, toutes choses qui habituellement ne sont pas formulées dans leur forme populaire (les mois anglais, par exemple, sont latins).
3. Ces inscriptions sont écrites soit en caractères grecs, soit en caractères romains, et on peut penser qu'elle ont été transcrites dans ces langues, quel qu'ait pu être l'original.
4. Ces inscriptions font parfois référence à des choses comme Beltaine ou les déesses Lune, que nous associons aux Celtes de Grande-Bretagne (bien que cette connexion soit elle-même très discutable).
5. Nous ne savons pas avec certitude si les Gaulois étaient la population française ordinaire ou une caste guerrière étrangère. Ils peuvent très bien avoir été une élite celte venue de la Bretagne insulaire.
6. Nous trouvons effectivement une population parlant « gallois » dans l'ouest de la Gaule à l'époque moderne (il s'agit des Bretons d'Armorique). Mais nous ne savons pas jusqu'où cette population s'étendait vers l'est à l'époque romaine. Nous ne savons même pas si elle existait à l'époque romaine, puisque les premiers historiens parlent de ces Bretons comme étant des Celtes britanniques transplantés durant l'âge des ténèbres.
7. A diverses époques, des parties de la Gaule sont tombées sous la coupe de populations ne parlant ni le latin ni le gallois — des Grecs, des Carthaginois, des Germains — dont on peut supposer qu'elles ont laissé des traces de leur passage et que, en règle générale, elles ont remué le pot des langues anciennes.

Mais l'élément qui écrase tous les autres est que :

8. C'est un fait reconnu qu'une classe de gens de haute culture a opéré dans toute la Gaule à l'époque concernée : ce sont les druides. Et il est plus que probable que leur langue était le gallois. Et donc toutes les traces « galloises » de la France antique peuvent leur être imputées à eux, et non à l'ensemble de la population.

Alors, que faire de tout cela ? Une chose est sûre : dire de manière dogmatique que les habitants ordinaires de la France parlaient une langue « celtique » apparentée au

gallois est parfaitement abusif, et nos historiens devraient avoir honte pour cela. Mais rien ici n'apporte de contre-preuve permettant d'affirmer que la langue qu'ils parlaient était le français. Pour en décider, tournons-nous, une fois encore, vers les sources « non historiques » — ce qui, en termes d'épistémologie appliquée, implique que nous passions en revue les déductions de bon sens et, surtout, les anomalies.

L'expression géographique « les Gaules » recouvrait pour les Romains trois populations distinctes :

- les Gaulois cisalpins (en Italie du Nord) ;
- les Gaulois transalpins (en Provence) ;
- la Gaule dite « chevelue » (le reste de la France).

Et elles étaient, paraît-il, bordées à leurs frontières par des peuples parlant des langues tout à fait différentes :

- les Germains (en Allemagne) ;
- les Helvètes (en Suisse) ;
- les Belges (dans les Flandres) ;
- les Aquitains (dans le sud-ouest de la France).

Et, bien sûr, depuis l'époque de César, tout cela a migré, s'est lancé dans de triples transferts de langue et a connu les divers melting-pots de l'âge obscur. Mais, par une accumulation de coïncidences vraiment renversante, tout le monde semble en quelque sorte s'être débrouillé pour reprendre sa place selon un modèle linguistique étrangement familier. Les Gaulois se répartissent toujours entre les trois territoires qu'ils occupaient à l'époque antique et parlent encore trois variantes de la même langue :

- les Gaulois cisalpins de l'Italie du Nord d'aujourd'hui parlent italien ;
- les Gaulois transalpins de la Provence parlent (parlaient) occitan ;
- ceux de la « Gaule chevelue », dans le reste de la France, parlent français.

Et ils sont toujours bordés à leurs frontières par des peuples parlant des langues manifestement différentes :

- les Germains parlent toujours german ;
- les Helvètes parlent encore (par-ci, par-là) le romanche ;
- les Belges parlent le flamand ;
- les Aquitains du sud-ouest de la France parlent toujours le basque.

Alors, à vous de choisir : ou bien vous donnez raison à l'orthodoxie, et nous nous trouvons devant une incroyable série de coïncidences, ou alors c'est l'épistémologie appliquée qui est dans le vrai, et alors tout le monde se trouve plus ou moins exactement là où il a toujours été.

Astérix reste chez lui... Pas très vendeur.

Un certain nombre de langues modernes sont censées provenir du latin : principalement l'italien, le français, l'espagnol, le portugais, l'occitan, le catalan et le roumain. Ce n'est guère surprenant à l'aune des critères de formation des mythes de création nationaux, puisque, sur ce plan, c'est le latin qui possède, et de loin, les deux meilleures références : il bénéficie d'un fort prestige, et il est tout à fait mort. C'est un fait avéré, rigoureux, historique que les principaux pourvoyeurs de latin à destination des peuples illettrés — l'Empire romain et l'Eglise catholique — furent véritablement les béhémoths politico-culturels qui dominèrent l'Europe pendant des siècles. Mais est-ce un fait avéré, rigoureux, historique que, à elles deux, ces vénérables institutions aient transmis leur langue à une grande part de l'Europe de l'Ouest et à un petit bout de l'Europe orientale ?

Commençons par écarter le roumain de notre chemin. Ou plutôt laissons un comité de linguistes distingués (non roumains) s'en charger en leur donnant acte que :

- a) le roumain est structuré assez différemment du latin ;
- b) la Roumanie ne fut au mieux qu'une partie marginale de l'Empire romain ;
- c) les Roumains sont notoirement portés à s'attribuer toutes sortes d'antécédents culturels non fondés.

Disons-le, les linguistes roumains pourraient toujours, s'ils se sentaient d'humeur particulièrement fielleuse, faire valoir que l'on peut dire exactement la même chose en parlant des Parisiens ou des Portugais, mais sans doute préfèrent-ils s'abstenir en vertu du principe « rester unis ou finir seuls au bout d'une corde ». Mais laissons là ces querelles linguistiques internes et penchons-nous sur l'origine des langues romanes proprement dites (langues romanes : « langues parlées dans l'Europe de l'Ouest dérivées du romain, c'est-à-dire du latin ») et dans leur ensemble. Nous sommes en terrain connu : a) aberrations criantes ; b) dont les spécialistes du domaine ne soupçonnent même pas l'existence.

Anomalie n° 1 : Plus ça change

Une langue est un ensemble si vaste de mots et de rapports grammaticaux, et elle est parlée par une telle diversité d'individus qu'elle est nécessairement soumise à un processus de transformation continu. En même temps, comme il faut que ces individus communiquent entre eux, ce processus est puissamment entravé par une tendance contraire qui garantit que ces changements se maintiennent dans une sorte d'uniformité minimale. A l'époque moderne, ces processus antagonistes ont connu une accélération, car le progrès technique requiert un apport constant de néologismes et en même temps fournit les moyens — l'enseignement obligatoire et les mass media — nécessaires pour que soit maintenue une raisonnable uniformité. L'anglais, par exemple, est, en tant que langue maternelle, parlé par des centaines de millions de personnes vivant sur les six continents, mais il reste de manière reconnaissable la même langue pour tous. Autrefois, les forces favorisant l'uniformité étaient bien moindres, mais, parallèlement, les forces agissant en faveur du changement étaient également bien moindres, et le résultat final en était que les parlers locaux abondaient mais qu'une complète différenciation entre deux langues ne pouvait se produire que dans le cas d'un partage politique ou du fait de l'existence de frontières naturelles.

Puisque la morphologie des langues est une affaire si éminemment chaotique, il s'ensuit que lorsqu'une différenciation linguistique s'accomplit pleinement (c'est-à-dire quand l'incompréhensibilité mutuelle a été complètement atteinte), deux langues qui auparavant ne faisaient qu'une ou étaient des variantes dialectales d'une même langue commencent à se détacher progressivement l'une de l'autre, dans des directions imprévisibles et selon une variabilité toujours accrue. Nous ne connaissons pas de mécanisme qui ferait que deux langues pourraient évoluer de conserve, parce que n'importe quelle innovation — que ce soit dans les domaines de la grammaire, de la syntaxe, du vocabulaire ou de la prononciation — est nécessairement le fait d'une seule langue et ne se produira pas dans l'autre. Les deux langues vont avec le temps devenir de plus en plus dissemblables, prenant des directions de plus en plus variées.

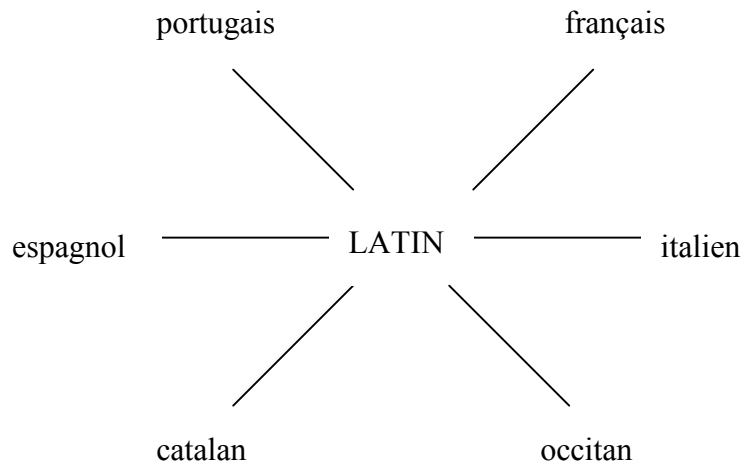
Mais retracer le lignage des langues reste possible, étant donné que :

- a) toute langue est le rejeton d'une autre et conserve en elle de nombreux traits de son prédécesseur ; dès lors, le lien reste visible, du fait de ces traces linguistiques internes ;
- b) puisque, en général, le peuple parlant la langue fille se trouve juste de l'autre côté de la chaîne de montagnes adjacente, la proximité géographique est une indication convenable de parenté linguistique ;
- c) les peuples ont, en masse, une tendance marquée à rester là où ils sont au cours des siècles et des millénaires ;
- d) les gens sont très attachés à leur propre langue et il en faut vraiment beaucoup pour les amener à y renoncer.

On peut donc raisonnablement considérer qu'établir un tracé des langues, déchiffrer leur généalogie, évaluer leurs relations est sinon une science exacte, du moins une démarche rationnelle. Les langues romanes sont une excellente illustration de ces principes généraux. Voici un schéma de la disposition géographique des peuples parlant une langue romane aujourd'hui :



La réalité linguistique concorde avec la géographie avec une grande précision : le portugais ressemble davantage à l'espagnol que n'importe quelle autre langue, le français ressemble à l'occitan plus qu'à n'importe quelle autre, l'occitan ressemble au catalan, le catalan ressemble à l'espagnol et ainsi de suite. Quelle fut la protolangue ? On ne saurait le dire ; cela peut être n'importe laquelle. Ou ce pourrait être une langue depuis longtemps disparue. *Mais en aucun cas la langue d'origine ne peut avoir été le latin.* Les langues romanes dans leur ensemble, y compris le portugais et l'italien, se ressemblent davantage entre elles qu'aucune d'elles ne ressemble au latin, loin s'en faut. Si la configuration était vraiment telle que les différents mythes de création nationaux persistent à nous la dépeindre, c'est-à-dire comme ceci :

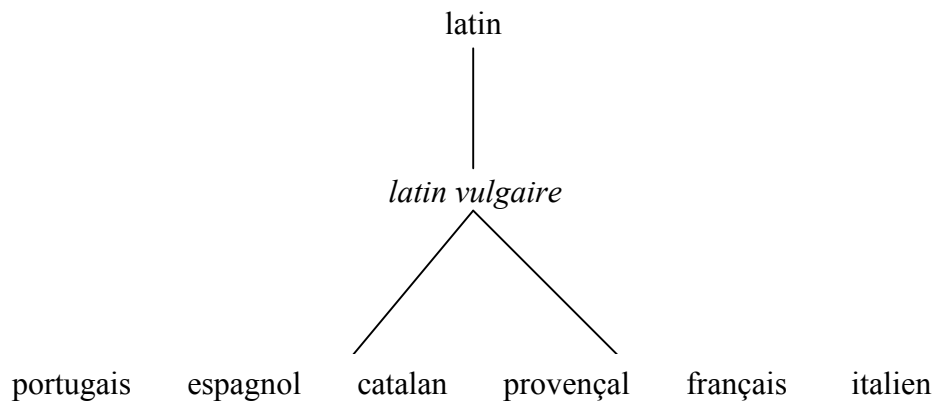


... cela voudrait dire que ces langues auraient, à elles six, réussi à défier la logique en évoluant de façon chaotique dans des directions diverses pour finalement se retrouver au même endroit, et donc en ayant entre elles plus de ressemblance qu'elles n'en ont avec leur commun point de départ.

C'est tellement flagrant que même ces lourdauds d'académiciens (ceux de l'Académie française, pour le coup) se sont mis en quête d'une explication (ce qui ne veut pas dire qu'un seul d'entre eux ait réellement compris le problème dans ces termes). Une qui a vaguement cours est que l'évolution des langues romanes d'aujourd'hui n'a été en aucune façon aléatoire ou chaotique. Elle aurait été *guidée*.

Ce genre de chose arrive, certes, dans de modestes proportions : par exemple, l'Académie française tente de faire en sorte que le français moderne emprunte un itinéraire particulier plutôt que de le laisser évoluer comme évoluent la plupart des langues modernes quand elles sont livrées à elles-mêmes, c'est-à-dire en incorporant quantité de mots et d'usages en provenance de l'anglais. Mais toute espèce de théorie de la « main qui guide » se heurte au fait que les seules puissances qui comptaient à l'époque étaient celles du monde latin (soit l'Empire, soit l'Eglise), et cela en fait des candidats bien mal placés pour un galop ordonné *s'écartant* du latin. Mais peut-être que tout s'est fait sur une base beaucoup plus informelle, tant il est vrai que des échanges culturels intensifs peuvent mener à des mimétismes langagiers à petite échelle (« Jean-Claude, j'ai vu que les Italiens avaient laissé tomber cet absurde genre neutre. Pourquoi ne ferions-nous pas de même ? »). Quoique l'âge des ténèbres vu comme une période d'échanges culturels intensifs soit une notion un peu forte, même pour mes goûts révisionnistes.

Mais de nos jours un expédient plutôt plus ingénieux a été érigé en preuve : le « latin vulgaire ». Nous retrouvons là notre vieil ami le coupe-circuit sous une nouvelle apparence, et il résout assurément le problème immédiat, puisque l'arbre d'évolution des langues se présente maintenant dans sa forme traditionnelle et scientifiquement satisfaisante :



C'est un fait que dans l'armée romaine, qui était polyglotte (et sans doute pas seulement dans l'armée romaine), se pratiquait un latin réduit à sa plus simple expression — le latin de cuisine, ou latin du soldat. Mais le problème, c'est que ce latin élémentaire n'a absolument rien à voir avec la langue protoromane qui est requise ici. Le latin est déjà plus simple que n'importe quelle langue romane, alors, au lieu de s'en rapprocher, une version simplifiée ne peut que s'en écarter davantage. Il existe aussi une autre langue, écrite celle-là, dont il nous reste quelques traces, et qui a, elle, toutes les qualités requises pour être notre langue protoromane (ce n'est pas surprenant, puisque c'est de l'italien écrit primitif). En combinant les attributs des deux, les paléontologues et leurs chiens courants des unités d'histoire et de langues classiques ont concocté ensemble une théorie qu'ils trouvent parfaitement satisfaisante.

C'est l'occasion de présenter un nouveau gambit, tiré du Manuel de dissimulation des anomalies. Il a pour nom « les avantages positifs de la découverte négative ». Comme vous allez le constater, il n'est pas permis aux historiens d'inventer au fur et à mesure ; ils sont tenus de fonder leurs points de vue sur la documentation d'époque. Alors, quand il n'y a pas de documentation d'époque, eh bien, il ne peut y avoir d'histoire. Demandez donc à un spécialiste de l'Empire romain tardif : « Pouvez-vous me dire quand et comment ce “latin vulgaire” s'est répandu dans tout l'Empire d'Occident pour finalement donner nos modernes langues romanes ? », il vous répondra avec aplomb : « J'aimerais beaucoup, mais malheureusement il n'y a pas de documentation d'époque, et, comme vous le savez, il ne m'est pas permis de spéculer quand il n'y a pas de documentation d'époque. » « Ah bon ? Mais pourquoi n'y a-t-il pas de documentation d'époque ? » « C'était une langue non écrite. » Et tout le monde est tiré d'affaire.

Alors faisons ce que les professeurs auraient dû faire depuis longtemps : reconstituons les événements *tels qu'il faut qu'ils se soient produits pour que la version orthodoxe soit exacte* :

1. Les peuples d'Espagne, du Portugal, de France et d'Italie du Nord parlent une ou plusieurs langues celtiques apparentées au gallois.

2. Durant la période allant de 250 av. J.-C. à 50 av. J.-C., l'ensemble de ces territoires est progressivement incorporé à l'Empire romain et est donc gouverné par des gens parlant latin.
3. Le processus de conversion du celtique au latin commence.
4. Pendant ce temps, une langue différente, une espèce d'amalgame de latin, d'espagnol, de français et d'italien, se développe quelque part dans l'Empire.
5. Cette langue commence également à se répandre.
6. Dès lors, les gens ordinaires sont confrontés à un choix : ils peuvent soit persévérer avec le latin, qui est très simplifié et leur permet de communiquer sans difficulté avec un grand nombre de leurs proches et avec tout le gratin de la classe dominante ; ou bien ils peuvent se mettre à ce nouveau « latin vulgaire », qui est très complexe et qui ne leur permet de communiquer qu'avec ceux qui parlent ce « latin vulgaire ».
7. Pour une raison tout à fait inexplicable, tous choisissent la deuxième solution.
8. Pour une raison tout aussi inexplicable, d'après la documentation qui est parvenue jusqu'à nous, personne, dans les hautes sphères, ne pense à signaler ce fait tout de même inquiétant qu'un quart entier de l'Empire romain est en train de bavarder dans une langue nouvelle.
9. Mais il en est ainsi, et quand l'Empire romain d'Occident arrive à son terme, cette langue commence à se ramifier en plusieurs dialectes régionaux qui à leur tour formeront les bases du portugais, de l'espagnol, du catalan, de l'occitan, du français et de l'italien.

Oh ! voilà assurément une histoire qui méritait d'être contée ! Je me demande pourquoi personne n'avait encore pris la peine de le faire auparavant. Ah ! mais c'est bien sûr ! C'est parce qu'il n'y a pas de documentation d'époque.

Anomalie n° 2 : le quartier latin

L'Empire romain s'étendait de Glasgow au golfe Persique, de Marrakech à l'Ukraine. Son domaine englobait certaines des régions les plus civilisées et culturellement les plus brillantes de la Terre (la Mésopotamie, l'Égypte, la Grèce, Rome) comme les plus incultes (Glasgow). L'emprise de Rome variait considérablement d'un territoire à l'autre, en fonction de choses telles que l'ancienneté de l'intégration à l'Empire, l'intérêt stratégique, la présence ou non de colonies de vétérans ou — plus important que tout — la force de la culture indigène préromaine. Il ne semble pas possible d'en tirer un modèle généralisable, à cette exception — remarquable — près qu'un coin particulier de l'Empire, mais uniquement cette région, s'est, semble-t-il, si profondément imprégné des valeurs romaines que ses habitants ont, dans leur totalité, délaissé leurs propres langues au profit du latin (et ont ensuite transformé leur latin en italien, en français, en espagnol, en portugais, etc.). Alors, dressons une fois encore l'arène pour une joute entre orthodoxie et épistémologie appliquée. Pour être juste, il faut dire que l'orthodoxie ne considère pas qu'il y ait là le moindre problème. Pour elle, il ne fait aucun doute que certaines régions arriérées — c'est-à-dire dépourvues d'une culture fondée sur une langue écrite — s'étaient si profondément imprégnées de la nouvelle

civilisation romaine qu'elles ont laissé tomber leur propre langue et sont passées au latin (ou à l'une de ses variantes). Cela ne tient manifestement pas, pour les raisons suivantes :

1. Cela concerne un ensemble géographique déterminé — l'Italie, la France, la péninsule Ibérique —, et non les territoires voisins — Grande-Bretagne, Pays-Bas, Allemagne, Autriche, Hongrie, Balkans —, qui pourtant étaient moins civilisés encore.
2. On ne peut d'ailleurs pas dire que l'ensemble formé par l'Italie, la France et la péninsule Ibérique n'était pas « civilisé », puisque de larges étendues de territoire avaient déjà été occupées par les Etrusques, les Grecs et les Carthaginois.
3. Nous n'avons aucune raison de penser qu'être moins civilisé au sens de ne pas pratiquer une langue écrite rend une population locale davantage susceptible d'abandonner sa propre langue pour en adopter une autre.

Alors, y a-t-il quelque chose de propre à ce coin de l'Empire qui l'aurait rendu particulièrement perméable à l'influence latine ? Si l'on y regarde bien, non : certaines régions — par exemple le Latium — ont été romaines pendant plus d'un millénaire, d'autres, comme le nord de la France, ont été conquises tardivement et désertées assez vite ; à peu près aucune ne présente un grand intérêt stratégique, alors que, bizarrement, des contrées voisines, qui, elles, comptaient au point de vue militaire comme le pays rhénan, le nord de la Bretagne insulaire, la Pannonie, l'Illyrie, etc., n'ont pas succombé à la latinisation. Franchement, j'ai du mal à comprendre pourquoi les Français et les Espagnols auraient adopté le latin alors que les Flamands et les Basques s'en seraient dispensés. Evidemment, il est toujours possible que ce soit « l'une de ces choses qui arrivent dans l'histoire », mais dans ce cas c'est à l'orthodoxie de nous expliquer avec exactitude pourquoi, par exemple, Londres (administré en langue latine de 50 apr. J.-C. à 500 apr. J.-C.) aurait refusé la romanisation de sa langue, alors que Paris (sous administration latine pendant une durée comparable, de 50 av. J.-C. à 400 apr. J.-C.) s'y serait adonné avec enthousiasme. Les tenants de l'épistémologie appliquée affirment, eux, qu'il n'y a pas d'explication à rechercher, que simplement les Parisiens parlaient déjà une langue romane quand les Romains sont arrivés, ce qui n'était pas le cas des Londoniens.

Il va sans dire également que les Romains ont anticipé le programme de transfert de langue qu'imposeront les Anglo-Saxons en Bretagne insulaire en interrompant systématiquement leur progression afin de laisser les locuteurs celtes aux lisières occidentales. Nous retrouvons là, semble-t-il, notre cline linguistique celtique et son étrange flexibilité [évoqués au chapitre premier]. Puisque personne n'a jamais suggéré que les Romains étaient venus pour effectuer un nettoyage ethnique à la manière des Anglo-Saxons, il s'ensuit, si la version établie est exacte, que les diverses populations locales sont passées graduellement du celtique au latin au gré des choix individuels ; que, donc, en quelques siècles la langue de la « métropole » a lentement remplacé les patois locaux parce que les individus en venaient à trouver le latin plus pratique et l'adoptaient dès que l'occasion se présentait. La question qui surgit inévitablement, est : quand cette occasion se présentait-elle ? On peut éventuellement admettre que les Gaulois cisalpins, à Milan, aient pu embrasser le latin avec un certain enthousiasme — ils ont, après tout, mené une longue guerre contre Rome pour obtenir le droit à la citoyenneté romaine —, mais l'idée de pêcheurs portugais ou de tailleurs de pierre de

Corrèze se mettant au latin est beaucoup moins facile à avaler. Il n'est, je pense, pas trop stéréotypé de dire que de telles populations ne connaissent pas de grands changements d'un millénaire à l'autre. Et même si elles avaient été portées à changer de langue, comment auraient-elles pu s'y prendre ? A votre avis, combien un berger auvergnat du II^e siècle croiserait-il de personnes parlant latin au cours de sa vie ? Quelle est la probabilité, selon vous, pour qu'il rencontre, puis épouse, une bergère parlant latin et élève des enfants parlant latin ? Eh bien, apparemment, c'est ce qu'ils ont tous fait.

On assimile souvent le processus de conversion des catégories modestes d'une langue à une autre à la théorie générale de la percolation. En réalité, l'histoire ne retient pas ce qu'ont dit les aristos, elle retient ce qu'ils ont écrit, ce qui est très différent. Encore aujourd'hui, il y a des gens qui pensent, par exemple, que les premiers moines irlandais parlaient latin, parce que les écrits qu'ils ont laissés sont en latin. Et s'il fallait en croire les archives qui nous sont parvenues, le Vatican a toujours eu un personnel de ménage ferré en culture classique. Mais, s'agissant de la diffusion des langues romanes, la théorie de la percolation suppose que celle-ci ait opéré à la fois avec une grande rapidité et une grande circonspection : Tacite (me semble-t-il ; j'ai perdu la référence) nous décrit un noble espagnol « descendant à la côte » pour apprendre le latin au I^{er} siècle apr. J.-C. Bien que sans conséquence, cette remarque en passant semble bien indiquer qu'après trois siècles de domination romaine l'élite dirigeante ibérique elle-même parlait la langue indigène. Voilà qui ne laisse pas beaucoup de temps pour :

1. que les classes supérieures apprennent à parler latin ;
2. que le latin parvienne par « percolation » à tout un chacun ;
3. que se réalise la conversion du latin au castillan, au catalan et au portugais ;
4. que ces langues soient « fixées », empêchant ainsi...
5. que s'entame un processus de « percolation » du gothique puis de l'arabe au V^e siècle, quand les Goths puis les Arabes s'empareront de ces anciennes provinces romaines.

On ne peut exclure que cela se soit passé ainsi — le mythe de création exige que cela se soit passé ainsi —, mais les spécialistes eux-mêmes sont bien forcés d'admettre que nous ne disposons pas de la moindre preuve en ce sens. Et c'est bien dommage, parce que sans cette fâcheuse interférence du mythe de création, de telles extravagances historiques n'ont plus lieu d'être : il était parfaitement naturel pour un noble de langue castillane de « descendre à la côte » pour apprendre le latin, tout comme ses ancêtres étaient « descendus à la côte » pour apprendre le punique et le grec, et tout comme ses successeurs se rendront à Toulouse ou à Cordoue pour apprendre le gothique ou l'arabe quand ces langues adoptées seront devenues celles de l'administration de leur pays. Et si l'on y pense, les nobles castillans partaient encore apprendre le latin au XVI^e siècle, quand la langue de l'administration en Espagne était redevenue le latin. Et c'est un fait vérifiable que les aristos des campagnes s'en vont toujours apprendre le latin, bien que les langues effectivement parlées dans la péninsule Ibérique (même par les aristos) soient toujours, aux dernières nouvelles, le portugais, le castillan, le catalan et le basque. Espérons que les archéologues qui effectueront des fouilles dans les ruines de

Madrid dans un millier d'années ne tomberont pas sur un manuel de latin en bon état et qu'ils n'en inféreront pas de nouvelles fantaisies linguistiques.

Anomalie n° 3 : Une ténébreuse affaire

L'une des nombreuses choses qui brillent par leur absence dans la partie romane de l'Europe postromaine est la littérature. Des quelque six cents ans qui séparent la disparition de l'Empire romain d'Occident et, grosso modo, l'an 1000 dans l'ensemble constitué par le Portugal, l'Espagne, l'Italie et la France, rien de remarquable ne nous est parvenu, si ce n'est des hagiographies de moines, quelques histoires de l'Eglise, des bribes d'annales et quelques bricoles bureaucratiques. Pourquoi donc ? L'orthodoxie n'est pas en mesure de fournir une explication raisonnable. Peut-être est-ce pour cette raison que la mode, ces temps-ci, est de dire : « Age des ténèbres ? Quel âge des ténèbres ? » A moins que ce ne soit plutôt parce que nos experts rechignent à employer un terme que tout le monde utilise. En tout cas, pour être ténébreuse, cette période fut fichtrement ténébreuse comparée à avant et après. Durant le millier d'années qui a précédé l'âge obscur, ce coin réduit de la Terre fut un véritable point chaud sur le plan culturel : Rome, Syracuse, l'Etrurie, Marseille, Carthage en ont remontré à la Chine, à l'Inde, au Moyen-Orient et à la Grèce dans le tournoi mondial des nations civilisées. Et durant le millier d'années qui a suivi, l'Italie, la France, l'Espagne et le Portugal en ont mis plein la vue au reste du monde.

Entre ces deux périodes, soit pendant approximativement six cents ans, tout le monde a vécu dans les arbres ! Cela n'arrive pas naturellement. Quelqu'un quelque part a dû s'employer à contrarier l'affinité naturelle de l'Europe occidentale avec la civilisation. Une explication possible est que l'Eglise, reproduisant un précédent créé par l'Empire romain, n'a pas permis que les langues vernaculaires deviennent des langues écrites, préférant s'arroger le monopole de l'écriture, en s'assurant ainsi que tout document écrit le fût en latin et que son auteur fût forcément un homme d'Eglise. Puisque, dans cette partie du monde, le pouvoir temporel, tout au long de l'âge obscur, fut exercé par les Goths, les Francs, les Vandales, les Lombards, etc., qui ne parlaient pas les langues vernaculaires locales et qui, le plus souvent, ne pouvaient pas non plus écrire leur propre langue, un arrangement mutuellement profitable fut convenu, par lequel l'Eglise se porterait garante de la légitimité du pouvoir temporel en place (et le doterait d'une administration cléricale basique) pendant que les détenteurs du pouvoir temporel favoriseraient le renforcement du monopole de l'Eglise sur tout ce qui avait trait à la pratique de l'écriture (sans parler de la religion). Cela nous éclairerait sur l'absence, inexplicable sans cela, de progrès partout en Occident pendant le haut Moyen Age, puisque l'Eglise n'a pu avoir la haute main sur la pratique de l'écrit (et donc sur l'éducation, l'administration, la jurisprudence et les arts) qu'en se donnant les moyens d'exercer un contrôle très rigide sur un nombre très limité d'individus lettrés. Ces conditions étaient essentielles, car la connaissance et la pratique de l'écriture sont un si puissant levier, si utile et en même temps relativement si facile à acquérir que, à moins d'être en butte à une répression active, implacable, elles se diffuseront toujours de façon exponentielle. Or le développement d'une classe alphabétisée est tout à fait incompatible avec une théocratie capable de se maintenir durant plusieurs siècles. Et, sommes-nous tenté de dire, ce n'est réalisable pendant une longue période — et six

cents ans est une terriblement longue période — que si précisément la langue que parlent les gens n'est pas leur langue écrite.

On retrouve clairement ce phénomène quand on observe les étapes terminales de l'Empire romain, quand l'Eglise, investie de sa puissance nouvelle avec l'aide et la complicité des empereurs postconstantiniens affaiblis, se livre à une frénésie d'autodafés et de chasses aux sorcières au point de paralyser, semble-t-il, de larges secteurs de l'administration civile. Les sources sont plutôt douteuses à cet égard, étant donné qu'elles sont pratiquement toutes chrétiennes, mais on ne peut s'empêcher de noter que la totalité du monde lettré de la dernière époque de l'Empire semble avoir été obsédée par de baroques chamailleries liées à l'écriture entre schismatiques au sein et en dehors de l'Eglise paulinienne, alors que le déclin et la chute de l'Empire romain sont au même moment juste évoqués comme une intéressante toile de fond. Nos modernes sensibilités sont assez familières de cette situation générale pour avoir été témoins des méthodes de politique totalitaire que l'on sait, et il apparaît que l'Eglise des premiers temps comprit très clairement qu'elle devait écraser dans l'œuf *toute* hérésie, si innocente fût-elle, si elle voulait maintenir indéfiniment sa domination. Le simple fait que vienne au jour une pensée indépendante à terme — plutôt à court terme — finit par produire des fissures irréparables dans la structure totalitaire. L'idée que l'Eglise a entretenu la flamme de la civilisation pendant l'âge des ténèbres est à mi-chemin de la mauvaise plaisanterie et du gros mensonge.

Mais cela n'est, après tout, que mon opinion. Les tenants de l'orthodoxie (universitaire comme religieuse) soutiennent que tout le monde en Italie, en France, en Espagne et au Portugal, avant d'embarquer pour la longue traversée de l'âge des ténèbres, parlait une langue écrite, le latin, que, donc, rien de ce qui précède ne s'applique. Ils n'expliquent pas comment, alors que le latin « évoluait » pour devenir l'italien, le français, l'espagnol, etc., les aspirants moines locaux faisaient pour composer avec le fait que la langue apprise dans les jupes de leur mère était en train de se différencier insensiblement de celle qu'ils écrivaient au monastère. Cela pourrait fournir un revirement inattendu pour le théâtre socio-réaliste contemporain (« eh, la mèr', l'gars, là, 'vec ses chichis et son langage démodé... »). Manifestement, il faut trouver une explication radicalement différente pour justifier ce fait saisissant que rien ne s'est passé pendant six siècles sur le plan culturel dans une région qui avait été pour le monde un formidable générateur de culture avant cette période et qui l'est redevenue immédiatement après. Comme on peut s'en douter, l'explication que les historiens occidentaux donnent de ce curieux hiatus est parfaitement *insensée*, et elle a été enseignée à tout un chacun pendant tant de siècles qu'elle a fini par prendre la patine de l'évidence en soi. Pourtant, si l'on y regarde bien, il ne faut pas trente secondes pour s'apercevoir que tout cela est du plus pur fumier de cheval.

En substance, nous dit-on, il y a eu une interminable succession de va-et-vient de toute sorte de barbares illettrés, et le désordre et les pillages qui en sont résultés n'étaient pas vraiment faits pour favoriser le moindre élan artistique. Cela pourrait paraître plausible, mais vérifions la théorie à l'aune de ce que l'on sait, par exemple, de la France. De nos jours, on connaît suffisamment bien l'histoire de la France après l'an 1000 : c'est un va-et-vient continu de Normands, d'Anglais, d'Espagnols, de Prussiens, d'Allemands ; un mélange de désordres et de pillages, de querelles

d'apanage, de conflits religieux et de guerres civiles, entrecoupés de jacqueries, de frondes, de manifestations et d'une révolution sanglante. Résultat : pendant mille ans, un laboratoire mondial de culture. Durant l'âge obscur, au contraire, la France est gouvernée par les Francs mérovingiens et carolingiens, en une succession ininterrompue et le plus souvent pacifique, dont on dit que le régime était — pour autant qu'on puisse en juger d'après les sources, que l'on sait insuffisantes et partiales — suffisamment fort pour assurer partout un niveau raisonnable de tranquillité à l'intérieur et de sécurité à l'extérieur. Résultat : pas même la pendule à coucou ! Cela dit, c'est une bonne théorie, puisque tout le monde y croit — et ça, comme vous le dira l'Eglise, c'est l'ingrédient déterminant de toute bonne théorie.

Bizarrement, à chaque fois que la domination de l'Eglise a été remise en question, où que ce soit dans le périmètre roman — en Espagne et au Portugal par les Arabes, dans le nord de la France par les Normands, en Provence par les cathares et les juifs de Septimanie, en Italie lors de la lutte entre les guelfes et les gibelins —, il s'est produit trois choses :

1. des littératures vernaculaires sont soudain apparues ;
2. la culture a décollé à la manière d'une fusée ;
3. tout le monde en a fini avec les triples transferts de langue pour s'en tenir à la sienne propre.

Et cela dure depuis ce jour. *Incroyable mais vrai !*

Anomalie n° 4 : Latin As She Is Wrote

Alors, où le latin se situe-t-il exactement dans tout cela ? Nous nous trouvons là devant un nouveau mystère linguistique. Aux points de vue grammatical et syntaxique, le latin est, sans conteste, très éloigné de chacune des langues romanes modernes, mais, en même temps, il en est remarquablement proche par le vocabulaire. C'est précisément cette concordance qui est à l'origine de la théorie créationniste elle-même.

1. Q. : Comment savez-vous que le français vient du latin ?
2. R. : Parce qu'on retrouve la plupart des mots français dans le vocabulaire latin. Il doit donc y avoir une relation de cause à effet.
3. Q. : Comment savez-vous que ce n'est pas le français qui a donné le latin ?
4. R. : Parce que le latin est beaucoup plus ancien que le français.
5. Q. : Ah ! ben oui.

En fait, la bonne question, qui n'est jamais posée et qui donc, malheureusement, ne trouve jamais sa réponse, est : comment une langue A peut-elle, aux points de vue grammatical et syntaxique, être si éloignée d'une langue B et cependant avoir avec elle un vocabulaire commun ? Et la bonne réponse est : eh bien, c'est une situation qui ne peut pas se produire dans les conditions normales de la morphologie linguistique, puisque, dès lors que nous avons une langue A et une langue B — soit deux langues parlées dans une totale inintelligibilité mutuelle par deux populations distinctes —, alors elles ne peuvent que s'écarter l'une de l'autre de manière chaotique, et les

différences ne peuvent que se creuser au niveau lexical à peu près dans les mêmes proportions qu'aux niveaux grammatical et syntaxique. Donc ce n'est pas là une « situation naturelle ».

Cela dit, ce type particulier de développement linguistique arrive bel et bien dans le monde « naturel », si je puis dire : c'est le cas des pidgins, lorsqu'une population polyglotte (il s'agit le plus souvent d'esclaves ou de populations vivant dans une situation approuvante) est brutalement rassemblée et se trouve contrainte d'apprendre la langue « maîtresse ». Je suppose qu'en forçant un peu la logique (et l'orthodoxie est connue pour forcer la logique quand elle se trouve dans une impasse), on pourrait imaginer un cas où les populations entières de l'Italie, de la France, de l'Espagne et du Portugal développeraient un pidgin roman à base de latin qui par la suite évoluerait pour devenir le français, l'italien, l'espagnol, etc., mais personne ne s'y est (encore) essayé. Il y a heureusement une explication beaucoup plus rationnelle et qui colle avec les faits : le latin n'est pas une langue naturelle. Écrit, le latin prend, sur le papier, à peu près la moitié de l'espace qu'occupent l'italien ou le français (ou l'anglais, l'allemand ou n'importe quelle langue européenne naturelle). Puisque, semble-t-il, le latin est apparu dans la première moitié du premier millénaire avant Jésus-Christ, à l'époque où les alphabets commençaient à se répandre dans tout le bassin méditerranéen, c'est, me semble-t-il, une hypothèse de travail raisonnable de supposer que le latin fut à l'origine une langue abrégée, une sorte de sténographie compilée par des locuteurs italiens et destinée à servir à la communication écrite (confidentielle ? commerciale ?). Cela expliquerait :

- a) la très étroite concordance lexicale entre l'italien et le latin ;
- b) la concision du latin, qui, par exemple, fait l'économie de prépositions isolées, de verbes composés et autres *impedimenta* « naturels » ;
- c) les règles formelles inhabituelles gouvernant la grammaire et la syntaxe latines ;
- d) l'absence d'usages irréguliers, non standards ;
- e) l'adoption, inhabituelle dans les langues occidentales, d'un cas vocatif spécifique.

Mais si tel a bien été le cas, si le latin a d'abord été une sténographie, donc une langue écrite, est-il plausible que des peuples en soient venus à le parler ? Cela n'évoquerait-il pas des sténodactylos abandonnées sur une île déserte pendant plusieurs siècles qui se seraient finalement mises à converser en Prévost-Delaunay ? L'idée pourrait effectivement passer pour ridicule si nous n'avions l'exemple historique d'une population méditerranéenne qui a appris à converser dans une langue qui était jusque-là écrite et qui s'y est mise sans difficulté en l'espace d'une génération : les Israéliens avec l'hébreu au milieu du XX^e siècle. La Rome antique comme le moderne Israël ont été capables de développer de jeunes Etats cohésifs, agressifs et expansionnistes au milieu d'une mer de voisins hostiles, et on peut supposer que l'adoption d'une langue unique y fut pour quelque chose. Cela sort du sujet de ce livre, mais il y a de bonnes raisons de penser que la possession des langues écrites (et plus spécifiquement le développement de langues artificielles à usage scripturaire) est la clé pour comprendre l'ensemble de l'histoire antique. L'hébreu et le latin seront tôt ou tard considérés, à l'instar du norois, du grec classique, du sanskrit, du punique, du cunéiforme sumérien,

des hiéroglyphes égyptiens et d'autres langages « non démotiques », comme étant pour l'essentiel des artefacts culturels adoptés pour un dessein déterminé, et non, comme s'obstinent à le penser les linguistes, comme une simple survivance de langues parlées dans la vie courante.

* * *

Comme avec la question de l'anglais et de l'anglo-saxon [traitée dans le premier chapitre] se dessine sous nos yeux une histoire radicalement nouvelle. Mais cette distance prise avec la version officielle ne découle que de la réponse donnée à cette stricte question : est-ce que les langues romanes dérivent du latin ou est-ce que le latin provient d'une langue romane ? Rien n'est à changer dans les annales, quelle que soit la réponse apportée ; mais tout change dans la narration de l'histoire elle-même. Dès lors, à qui poser la question ? Qui consulter sur cette colle historico-culturo-linguistique intrigante mais toute technique ? Voyons, mais les humanistes, bien sûr. Les spécialistes des langues et des lettres grecques et romaines. Et les humanistes, ce n'est pas ce qui manque, vu que le latin, en tant que racine supposée d'un grand nombre de langues parlées dans l'Europe occidentale, a toujours été l'objet d'une attention soutenue dans cette partie du monde. Oui, c'est la vieille blague des dindes qui s'enthousiasment pour Noël. Ou, comme le placeraient nos humanistes : *quis custodiet ipsos custodes ?*